

RÉSUMÉ. — Dans l'étude qui va suivre, je propose une nouvelle étymologie du terme latin *haud* « ne...pas », qui est une négation archaïque et stylistiquement marquée. Elle équivaut à « j'affirme que ne...pas ». La doctrine actuelle y voit l'érosion d'un ancien neutre *hǎuidom « c'est faux ! » jadis employé en fonction de phrase nominale exclamative, et apparenté au v.-irl. *gáu* « fausseté, mensonge ». Ce rapprochement, assez médiocre pour le sens, doit être abandonné. Selon moi, il s'agit plutôt d'une ancienne négation renforcée *nĕ=haud (< it. com. *né=χe=ájud « jamais de la vie »), relayée chez Plaute par le tour *nĕquĕ=haud* « jamais de la vie, à aucun prix ». Le second membre de la négation serait l'instrumental fossile *h₂éj̄-u-d du nom indo-européen de la « vie » ou de la « durée de vie ». C'est le terme i.-e. *h₂óǵ̄-u (véd. *áyu-*, av. anc. *āiiū*), dont on sait qu'il était susceptible de fournir une négation renforcée dès la période commune, selon l'étude désormais classique de COWGILL (1960), qui explique le gr. *οὐ* et l'arm. *ո՛՛* « ne...pas » par une négation renforcée *ne=h₂óǵ̄-u=k^hid « jamais de la vie » (cf. got. *ni...aiw* « ne...jamais »).

1. étude descriptive du lat. *haud*

1.1. syntaxe du lat. *haud*

Haud est un proclitique à polarité négative², qui fonctionne comme une forme marquée de la négation classique *nōn*, et se trouve associé à certains verbes, formant des locutions figées telles que *haud sciō an* « j'ignore totalement si » et *haud ignōrō* « je ne suis pas sans savoir que ». Ce terme est d'emploi limité, et n'a point passé dans les langues romanes. Il est d'emploi sporadique dès la fin de la république, et ne se superpose pas à *nōn* en toutes circonstances, bien que son extension soit plus vaste qu'on ne se le figure. Face à la série des négations renforcées *nī*, *nōn*, *nĕquĕ* (< it. com. **nej*, **ne=oi*nom, **ne=k^he*), *haud* fait figure de négation « aberrante » selon SERBAT (1986 : 144), qui ne lui consacre qu'une brève note. *Haud* recèle un parfum d'archaïsme et de langue familière. De surcroît, c'est un terme obscur, qui ne repose pas sur la vieille négation **nĕ* héritée *recto itinere* de l'indo-européen (cf. véd. *na*, got. *ni* < i.-e. **ne*), et qui se retrouve – fossilisée – dans le verbe négatif *ne-sciō* « je ne sais pas ». On est accoutumé de ne voir en *haud* qu'une négation de mot, au lieu que *nōn* est une négation de phrase. La situation est plus complexe.

S'il est vrai que *haud* affecte une prédilection pour les adjectifs (ainsi *haud pulcher* « très laid », *haud ignārus* « qui connaît parfaitement »), et surtout pour les adverbes – c'est le type *haud dubiē* « sans le moindre doute », *haud facile* « rien moins que facilement », il peut prédiquer une phrase entière, en l'occurrence une phrase nominale. On relève ainsi chez Plaute le tour *fĕcerō # quamquam haud ōtium* (*Pœn.*, 857-858) « je ne manquerai pas de le faire, quoique je n'en aie guère le temps ». Il faut ici restituer le sujet logique au datif, ainsi

¹ Paru dans *Wék'os* 1, 2014, 95-110.

² Dans l'hypothèse où *haud* s'expliquerait par l'ellipse populaire d'un plus ancien **nĕ=haud*, relayé par le tour plautinien *nĕquĕ=haud* « jamais de la vie, à aucun prix », il faudrait admettre que le second membre de la négation renforcée **nĕ=haud* possédât une valeur positive en soi, et que c'est par l'ellipse que ce terme aurait secondairement acquis une polarité négative, à l'instar de *jamais*, *pas* ou *personne* en français contemporain.

que la copule : **haud mihi ōtium est* « je n'ai absolument pas le temps pour ça ». ³ L'hapax plautinien *haud ōtium* n'est donc pas un substitut comique ou expressif du composé privatif *neg-ōtium* : c'est ici une véritable négation de phrase. Placé en contexte gauche, *haud* annule et détruit la négation *nōn* (Pl. *haud nōn* = Ø), ce qui équivaut pour le sens à une forte affirmation (« je suis sûr que »),

Pl., *Aul.*, 280-286,

STR. *Postquam obsōnāuit erus et condūxit coquōs
Tībicināsque hāsce apud forum, ēdixit mihi,
Vt dispertīrem obsōnium hīc bifāriam.*

ANTH. *Mēquidem Hercle, dīcam, palam, nōn dīuidēs ;
Sī quō tū tōtum mē ire uīs, operam dabō.*

CONG. *Bellum et pudicum uērō prōstibulum poplī.*

*Post sī quis uellet, tē **haud non** uellēs diuidī.*

« STROBILE.— Après avoir fait son marché, loué au forum les cuisiniers et les joueuses de flûte que vous voyez, mon maître m'a chargé de partager ici en deux toutes ses emplettes.

ANTHRAX.— Quant à moi, morbleu, je le dis tout haut, tu ne me fendras pas en deux. Si tu veux m'envoyer quelque part tout entier, je suis à ton service.

CONGRION.— Quelle pudeur chez ce beau mignon de trottoir ! Si l'on voulait de toi, je suis sûr que tu ne refuserais pas de te laisser fendre. » (trad. ERNOUT, *CUF*)⁴

Placé en contexte droit, il n'y a pas annulation : c'est le tour plautinien *neque haud*,

Pl., *Bacch.*, 1036-1038,

*Nihil ego tibi hodie consilī quicquam dabō,
Neque ego **haud** committam ut, si quid peccātum siet,
Fēcisse dīcās dē meā sententiā.*

« Je n'ai aucune espèce de conseil à te donner. Je ne veux pas m'exposer, s'il y a quelque anicroche, à ce que tu dises que c'est ma faute. » (trad. ERNOUT, *CUF*)

Pl., *Ep.*, 664-665,

*Non fugio, domī adesse certumst ; **neque** ille **haud** obiciet mihi
Pedibus sēsē prōuocātum. Abeo intrō, nimis longum loquor.*

« Je ne m'enfuis plus ; je suis décidé à ne pas quitter la maison. Le vieillard ne m'accusera pas de l'avoir défié à la course. Entrons, c'est trop bavarder. »

(trad. ERNOUT, *CUF*)

1.2. allomorphisme *haud/haut/hau*

La particule négative *haud* connaît un riche système d'allomorphisme combinatoire,

³ Dans la bouche d'un esclave en train de porter un fardeau, cette expression plaisante fait écho au terme patricien *neg-ōtium* « temps de loisir pour vaquer à des occupations d'homme libre ».

⁴ Noter que tout le passage repose sur la polysémie obscène du verbe *dīuidere* qui signifie « répartir, diviser » et « sodomiser » (ADAMS, 1982 : 151).

qu'illustre bien la paire minimale *haud*=*aliter* « pas autrement, par aucun autre moyen » : *haut*=*temere* « pas par accident » (d'où « rarement »). La forme *haut* avec assourdissement en *samdhi* se simplifie devant la consonne homorganique *t*, soit *hau*=*temere*.⁵ On peut admettre une assimilation récessive de type **haud*=*pulcrāi* > **haup*=*pulcrāi* > *hau*=*pulcrāi* sur la fameuse inscription funéraire républicaine *CIL I² 1211* (Rome),

HEIC.EST.SEPVLCRVM.HAV.PVLCRVM.PULCRAI.FEMINAI
« Voici le tombeau pas beau d'une vraie beauté »

La géminée n'est point notée, ou plutôt s'est déjà simplifiée après la diphtongue *au*. Il en va de même dans les manuscrits plautiniens, où l'on relève presque invariablement la leçon *hau*=*sciō* « je vous jure que je ne sais pas », qui recouvre un ancien **haus*=*sciō* selon SOMMER (1914 : 274 sq.). D'un point de vue phonétique, la simplification **haus*=*sciō* en *hau*=*sciō* serait du même type de celle de *caussa* en *causa* à la fin de la république. La forme sourde *haut*, d'allure archaïque, se maintient sporadiquement chez Plaute, où l'on peut lire *Haut quisquam quæret, quī siem aut quid uēnerim* (*Amph.*, 130) « Aucun d'eux ne s'avisera de me demander qui je suis, ni ce que je suis venu faire. » (trad. ERNOUT, *CUF*)⁶

La forme *haud* tend à évincer les allomorphes *haut* et *hau*, du moins dans la tradition écrite. Il en résulte un brouillage des phénomènes de *samdhi*. En latin vulgaire, la particule négative *haud* se confondait avec la conjonction *aut* « ou » du fait de l'amuïssement du *h*-initial, ce qui explique son éviction assez rapide de la langue parlée (VÄÄNÄNEN, 1981 : 80). À époque républicaine, la forme *haut* devant voyelle est attestée cinq fois selon MERCADO (2012 : 180), par extension hypercorrecte des règles de phonétique syntaxique, de même qu'on trouve attesté *aput* devant voyelle : *aput exercitum* « à l'armée »⁷ d'après la forme *aput quem* « auprès duquel » (*ibid.* : 69).⁸ En revanche, aucune trace de spirantisation du *-d* final, soit le type *apur* « apud » attesté dans le formulaire conservateur : *apur finem* (*CIL* 1,5). Il y a donc une rupture dans le parallélisme entre *haud* et *apud*, en ce que *apud* présente un triple reflet combinatoire : *apud*=*V*, *aput*=*T*, *apur*=*D*, à l'instar de *ad*, qui se réalise également sous trois formes à époque républicaine : *ad*=*V*, *at*=*T*, *ar*=*D*.⁹ Les formes *haut*=*V* ne doivent pas nous abuser : la forme fondamentale est *haud* avec une sonore finale. Le maintien de la sonore finale n'est pas un problème : si le latin plautinien méconnaît les finales *-V̄d*, qui sont déjà passées à *-V̄*, il maintient la dentale finale des trois monosyllabes *méd*, *téd*, *séd* (GAUTHIOT, 1913 : 98). Le *-d* final de *haud* s'explique donc aisément par son statut de monosyllabe, tandis que le maintien du *-d* final de la préposition *āpūd* s'explique par une tendance phonétique {*-V̄d* > *-V̄d*} (Pl.+), corrolaire de la tendance {*-V̄d* > *-V̄*} (Pl.+).

⁵ Ainsi LEUMANN (1977 : 229, §230.b),

⁶ Certains manuscrits portent ici *haud quisquam*, qui est une *lectio facilior*.

⁷ Ainsi dans la *Lex Iulia municipalis* des tablettes d'Héraclée (45 av. J.-C.).

⁸ Mercado (2012 : 180) se demande ainsi s'il faut lire **haut ibi ommentans* # « en ne restant pas ici » dans le fragment de l'*Odyssée* de Livius Andronicus (11 *W*), où le *textus traditus* porte <*aut*> *in Pylum dēueniens, aut ibi ommentans* « en me rendant à Pylos, ou bien en restant ici » (*testimonium* : Festus, 218, 14). C'est ingénieux, mais cela ne se laisse pas démontrer.

⁹ Le signe *T* vaut pour toute occlusive sourde, *D* pour toute occlusive sonore, y compris la spirante labio-dentale *f* : v.-lat. *ar-fīnēs* « voisins » (Prisc. 2, 35, 4) et la bilabiale sonore *w* : *ar-uocāre* « ad-uocare » (Prisc. 2, 35, 3). Les allomorphes *apur* et *ar* s'expliquent par le rhotacisme d'un ancien *d* spirantisé, réalisé /d/.

1.3. emplois stylistiques du lat. *haud*¹⁰

La négation *haud* est stylistiquement marquée : *haud* n'équivaut pas à *nōn*, dont il est un synonyme vieilli, et réservé à quelques constructions. *Haud* recouvre un champ plus restreint, mais il est faut d'y voir une simple négation de mot. Il enferme quelque chose de plus expressif, proche de l'exclamation : *haud ita* « pas tant que ça ! » ou de l'affirmation : *haud faciēs* « pour sûr, tu ne feras pas ! », qui fonctionne ici comme une mise en demeure, ou bien un défi. À la première personne, il devient protestation : *haud faciam* « moi, faire ça ? » Souvent, il vaut pour une dénégation : *haud sciō* « je vous assure que je ne sais pas ! » Enfin, il affecte une véritable prédilection pour les litotes sur base de composés privatifs en *in-* de type *haud ignārus* « qui connaît à fond », *haud indignus* « tout à fait digne », *haud ignōtus* « très connu », *haud impār* « des plus semblables », *haud ingrātus* « rien moins qu'ingrat », et *haud inscius* « qui connaît comme personne ».

2. un ancêtre de *haud* figure-t-il sur l'inscription du *Lapis Niger* ?

13M:QYQIB A
14YQIN:DOJAV
15ODIOYESTOD

13.....M : QVOI HA [→]
14 VELOD : NEQV... [←]
15 OD IOVESTOD ... [→]

C'est tout un vaste débat que de trancher si *haud* figure ou non sur l'énigmatique cippe du forum (*CIL* I², 1), la célèbre stèle en tuf volcanique mutilée, et gravée sur ses quatre faces de caractères archaïques en boustrophédon. La fin de l'inscription recèle une séquence HA | VELOD (l. 13-14) qui a enflammé l'imagination des exégètes : c'est ainsi que LEJEUNE (1962) en proposa une lecture **hau uelōd* « non volontairement », ce qui achoppe sur deux points, d'après DUMÉZIL (1979 : 270).¹¹ Selon ce dernier, qui admet pour *haud* un étymon **hāuidom*, il n'y avait guère d'apparence que la négation fût à ce point érodée à une si haute époque ; en second lieu, le terme **uelo-* « volonté » (cf. véd. *vāra-* « choix ») est une création *ad hoc*, que LEJEUNE a fabriquée de toutes pièces. Plus récemment, en se fondant sur des critères purement paléographiques, VINE établit que l'hypothèse d'un découpage **hau uelōd* est rien moins que probable (VINE, 1993 : 303), car la coupe syllabique passerait au milieu de la diphtongue (type LO | VCINA, *CIL* 371), ce qui est contraire à l'usage standard. La situation était sans espoir : c'était au tour d'EICHNER (1995 : 66-68) de venir tout expliquer. Ce dernier propose un découpage comme suit (1995 : 68),

¹⁰ Données chez MAROUZEAU (1949 : 65-67) et MAROUZEAU (1970 : 159-160).

¹¹ On ne saurait cependant suivre l'auteur, qui admet ici une forme **hauelōd* « aluo » avec trop de hardiesse (DUMÉZIL, 1979 : 272-274), l'expression renvoyant alors à toute une mythologie d'interdits religieux concernant les animaux attelés, qui n'ont point le droit de *stercus facere* (*ibid.* : 280-290). Et l'inlassable mythographe de convoquer toute la littérature védique, avec les incongruités du taureau attelé de Múgdala (*RV* 10, 102) et la grammaire comparée du lat. *cacāre* (*ibid.* : 289, n. 1). Vaincu, LEJEUNE se rendit devant tant d'esprit.

QVOI HAVELOD NEQU[E...OD...IOVESTOD

/kʷoj hǎ̃u̯elōd nekʷe ...ōd...i̯o̯estōd/

« wer aufgrund von unzureichender [Sound]so und nich...rechtmäßiger »

Selon l'auteur, la forme HAVELOD /hǎ̃u̯elōd/ ne forme ici qu'un seul mot, et doit signifier « avec fraude, avec tromperie », ce qui peut s'opposer à IOVESTOD « à bon droit » (lat. cl. *iūstō*). L'inscription sanctionne un comportement donné, dont le détail nous échappe, et dénonce celui qui agirait par ruse ou par dol. C'est peut-être le sens du terme HAVELOD, qui se rattacherait au v.-irl. *gáu* « tromperie, mensonge » selon EICHNER (*ibid.* : 67, n. 8). Le problème, c'est qu'il veut voir dans ce v.-lat. HAVELOD l'ancêtre du lat. *haud*, ce qui n'est guère probant : il pose une dissimilation sporadique de **hǎ̃u̯edōd* en **hǎ̃u̯elōd*, tandis que le latin standard aurait hérité d'un plus ancien **hǎ̃u̯edom* syncopé en **haudum* et finalement raboté en *haud*, à l'instar de la négation renforcée *nōn* qui procède de *nœnum* (< **ne=ō̯inom*), encore attesté chez Ennius.¹² Tout cela repose sur une assertion fautive : les adjectifs en *-īdus* du latin reposeraient sur un suffixe i.-e. †*-edó-* qui n'existe d'ailleurs pas, et l'auteur de comparer *rūbīdus* « rouge-brun » (< it. com. **rouθ-i-θó-*) avec le gr. ἐρευθεδ-αρός « rouge ». De surcroît, faisant fi de toute considération sémantique, et délaissant le v.-irl. *gáu*, il propose de rattacher cet adjectif **hǎ̃u̯edo-* « déficient, défectueux, erroné » à un verbe **hǎ̃u̯ère* « faire défaut, manquer », qui serait une sorte d'essif apparenté au gr. χάος « vide, béance »¹³ (± lat. †*hauor* « manque, défaut, défectuosité »). Cette explication se contredit elle-même, accumulant les chimères les plus folles, et ne repose absolument sur rien.¹⁴

3. état de la question étymologique

3.1. l'explication passée en doctrine

Depuis THURNEYSSEN (1907 : 179), on admet un rapprochement entre la particule négative *haud* du latin et le substantif v.-irl. *gáu* (*gó*) f. « mensonge, tromperie », ce qui est *a priori* peu évident. Précisons que l'auteur part d'une ancienne construction exclamative, soit quelque chose comme **haudum (est)* « c'est faux, c'est un mensonge ! ».¹⁵ POKORNY en déduit un étymon i.-e. **gʰǎ̃u̯idom* (*IEW* : 414). Tout cela est bel et bon, mais il n'y a aucune traces d'un pareil emploi stylistique, où **haud(um)* signifierait « c'est faux ! » de façon autonome, à l'instar d'une phrase nominale comme *mīrum* « c'est étonnant ! ». En second lieu, il y a le postulat de l'attrition totale de la finale : en termes de chronologie relative, on

¹² Le *-m* final fait encore position dans cet hexamètre des *Annales* (361 *W*), qui dépeint la personnalité de Fabius Maximus : *Nœnum rūmōrēs pōnēbāt ante salūtem* « Il ne plaçait point les rumeurs devant notre salut. » Or, c'est précisément là un écueil considérable : comment admettre pour *haud* une pareille attrition de la finale au VI^e s. avant notre ère, alors que *nœnum* s'est maintenu jusqu'à Ennius ?

¹³ Je propose, pour tout ce groupe, un ancien thème de collectif **gʰh₁-éh₂* « ouvertures, cavités », assorti d'un dérivé secondaire **gʰh₁-éh₂-u̯-ǵ* « vide, vacuité, inanité » (GARNIER, 2014 : 156).

¹⁴ Pour l'heure, il est sans doute plus sage de laisser-là le v.-lat. HAVELOD, dont il y a quelque vraisemblance qu'il forme un mot unique. Il n'a sans doute rien à faire avec *haud*, ni de près ni de loin. Tout cela participe d'une volonté d'élucider HAVELOD tout en conservant la vieille étymologie **hǎ̃u̯idom* pour le lat. *haud*.

¹⁵ Cette explication, quoique forcée, est admise par HOFMANN & SZANTYR (1965 : 453), qui précisent bien que la protoforme **haud(um)* était employée « als ursprünglicher exklamativer Nominalsatz ».

serait en droit d'attendre quelque chose comme **haudu* ou **haudum*, du moins jusqu'à l'époque d'Ennius. Le lat. *haud* n'est jamais attesté seul, au contraire de *nōn* (**ne=oi̯nom*), qui signifie en propre « pas une seule fois ». Malgré ces obstacles dirimants, l'étymologie de THURNEYSSEN a séduit d'emblée : elle est retenue par WALDE (*WH I* : 636-637), ainsi que par le prudent MEILLET (*DELL* : 290). Certains auteurs modernes ne prennent même plus la peine d'expliquer le raisonnement de THURNEYSSEN, tel de VAAN (2008 : 280), qui écrit comme une chose allant de soi que la négation *haud* repose sur un ancien adjectif **hǎǔedom* signifiant « faux, déficient, qui manque de ». Il est piquant de constater que, si de VAAN reprend les vues d'EICHNER (1995 : 67, n. 8), il les expose à l'envers : dans sa démonstration, EICHNER part du sens de « déficient » pour aboutir à celui de « faux » (ce qui – du reste – ne convainc pas d'avantage). Sur la foi du v.-lat. HAVELOD, dont le sens nous échappe absolument, EICHNER pose une forme **hǎǔedo-* « en manque » apparenté au gr. *χάος* « vide », et de VAAN croit améliorer la chose en proposant un étymon i.-e. **g^hou̯-i-d^h-ó-* « faux », qu'il rapproche d'une racine putative †*g^hey-* « se cacher » qui n'est qu'un fantôme.¹⁶ De sucroît, toute la démonstration phonétique d'EICHNER s'effondre si l'on ne pose plus un suffixe †*-edó-*, car, en ce cas, on ne voit pas comment expliquer le *-e-* intérieur du v.-lat. HAVELOD.

Il y a plus grave : de VAAN se trompe dans l'interprétation des données celtiques, et fait remonter le v.-irl. *gáu* (*gó*) f. « fausseté » ainsi que le gall. *geu* m. « mensonge » à un étymon celt. com. **gōǔǎ* de genre féminin. Or, les formes en question ne se ramènent pas à l'unité, selon MATASOVIĆ (2009 : 154), qui reconstruit en celtique commun un féminin **gāǔā*, reflété par le v.-irl. *gáu*, ainsi qu'un masculin de forme **guūo-* (passant à gall. **gou-* puis à *geu*). Précisons que l'étymologie de ce terme est rien moins qu'assurée : un candidat somme toute recevable demeure la racine nominale **gey-* « être arrondi, tordu » qui se trouve répertoriée par POKORNY (*IEW* : 393). Avec une belle inconséquence, ce dernier propose d'y rattacher le v.-irl. *gáu*, en proposant un étymon i.-e. **gōǔ-ā* f. « courbure, fait d'être tordu, fausseté » (soit un rhizoton du type de gr. *λώπη* « manteau de fourrure »). On ne peut aller plus loin, car tout ce qu'on surprend chez les divers auteurs est forcément circulaire : rien n'indique que les formes celtiques puissent reposer sur une ancienne sonore aspirée **g^h*, si ce n'est le désir d'en rapprocher le lat. *haud*, qui postule nécessairement un tel phonème.

3.2. explications alternatives

Dix ans avant THURNEYSSEN, le linguiste américain HORTON-SMITH (1897 : 55) avait proposé de rapprocher le lat. *haud* ainsi que le gr. οὐ d'une racine i.-e. **ey-* « faire défaut », qu'il posait sur la base du véd. *ūná-* « défectif, à qui il manque une unité », du gr. εὔνις « privé de » et du lat. *uānus* « vide, vain ». Le *h-* initial serait inorganique, et le *-d* final serait dû à l'analogie de *sed* (*ibid.* : 60). Plus tard, MULLER (1926 : 51) rapprocha du lat. *haud* le préverbe lat. *au-* « à l'écart, au loin », ce qui est ingénieux, mais sans doute erroné.

4. nouvelle proposition étymologique

Aucune étymologie proposée à ce jour pour rendre compte du lat. *haud* ne repose sur

¹⁶ Cette racine est tirée, par pure glottogonie, de la racine 'élargie' **g^heyǵ^h-* « se cacher » (cf. véd. *GUH-*).

la syntaxe : s'agissant d'une particule négative, le fait est surprenant... Aucune des analyses existantes ne permet d'expliquer pourquoi la combinaison *haud nōn* se neutralise, tandis que *neque haud* se renforce. La chose est singulière, et ne saurait être élucidée que par le postulat d'une négation renforcée **nē=haud* comprenant un second membre positif, et qui serait devenue *haud* en latin parlé, selon le fameux cycle de JESPERSEN¹⁷. Dans cette hypothèse, *haud* serait un ancien mot de sens positif. Je propose, à l'origine du lat. *haud*, une ancienne chaîne clitique formant une négation renforcée, et qui devait encore se présenter sous une forme **né=χe=ájud* « jamais de la vie » en italique commun. En propre, une telle chaîne devait aboutir en pré-latin à **nē=h(ē)=a(i)ud* (< it. com. **né=χe=ájud*), relayé par le tour plautinien *nēquē=haud* « jamais de la vie ». Le second membre de la négation serait l'instrumental¹⁸ fossile i.-e. **h₂éj-u-d* du nom de la « vie » ou de la « durée de vie ». C'est une constante dans les langues que d'adjoindre un terme signifiant « jamais de la vie », privé de toute valeur temporelle, pour renforcer une négation : c'est le type de v.-angl. *nā* qui repose sur une combinaison **ne + ā* (= got. *ni...aiw* « ne...jamais ») et donne l'angl. mod. *no* (JESPERSEN, 1917 : 17).¹⁹ Le terme sous-jacent servant à appuyer la négation i.-e. **ne* serait le vieux neutre i.-e. **h₂óǵ-u* « vie, durée de vie » (véd. *áyu-*, av. anc. *āiiiū*), dont COWGILL (1960) a démontré qu'il se trouvait présent dans le gr. οὐ et l'arm. *oč'* « ne...pas »²⁰ qui reposent, selon lui, sur une ancienne négation renforcée **ne=h₂óǵ-u=k^uid* « jamais de la vie ».²¹

5. parallèle morphologique du type **CóC-u* : instr. **CéC-u-d*

5.1. esquisse du paradigme indo-européen

Il n'est pas inutile d'esquisser à grandes lignes la flexion du neutre acrostatique i.-e. **h₂óǵ-u* « vie, durée de vie, longue durée ».²² Selon WEISS (1994 : 133, n. 6) et PINAULT (2003 : 157-158), le génitif en était primitivement de forme **h₂éǵ-u-s*, et aurait été refait en **h₂j-éǵ-u-s* (av. *yaoš*) dès la période commune. On s'accorde désormais à voir dans le gr. αἰεί « pour toujours » le reflet de l'ancien datif **h₂éǵ-u-eǵ* (WIDMER, 2004 : 97). Il est possible que le lat. *æuum* n. « âge » (< it. com. **aiǵom*) puisse s'expliquer par la réinterprétation d'un datif athématique it. com. **aiǵueǵ* « pour la vie » en locatif *thématique* d'un thème **aiǵuo-*.

5.2. v.-hitt. *genut* « par le genou »

Les noms acrostatiques **CóC-u* formaient leur génitif singulier en **CéC-u-s*, et leur

¹⁷ La formule, forgée par DAHL (1979), est postérieure d'une soixantaine d'années à l'ouvrage de JESPERSEN lui-même (JESPERSEN 1917), et date des années soixante-dix : par cycle de JESPERSEN, on entend le renouvellement cyclique des négations par des éléments qui les renforcent et acquièrent par la suite une polarité négative, à instar du fr. *pas* (< *ne...pas*) qui tient lieu de négation en français parlé.

¹⁸ En propre, l'instrumental **h₂éǵ-u-d* serait un instrumental d'extension (« pendant la durée de l'existence »).

¹⁹ L'anglais moderne connaît d'ailleurs des emplois expressifs de *never* au sens d'une simple négation : KIPLING écrit ainsi *I never knew he was so chilly = I didn't know* (cité par JESPERSEN, 1917 : 17). Il en va de même en vieil islandais, où la négation simple *eigi* « ne...pas » (< proto-nord. **ne ei-gi* « ne...jamais ») est apparentée au got. *ni...aiw* ainsi qu'à l'all. mod. *nie* « ne...jamais » (COWGILL, 1960 : 348).

²⁰ Ces vues sont admises par tous : ainsi KLEIN (2011 : 133, n. 2).

²¹ Noter que le suffixe *°gi* du v.-isl. *ei-gi* pourrait remonter à i.-e. **k^uid* (COWGILL, 1960 : 347). Il aurait une valeur d'indéfini, à l'instar du véd. *°cit*.

²² Tout un riche dossier figure chez WODKO (*NIL* : 277-287).

datif singulier en *CéC-*u*-*e*₂. La forme cruciale de l'instrumental²³ est plus complexe à reconstruire, mais il y a au moins deux exemples de formes en dentale finale. Le hittite *genut* « par le genou, avec le genou » est un instrumental archaïque selon MELCHERT et HOFFNER (*GHL* : 101), comparable au type *wedanda* /wedanT/ « avec de l'eau » (< i.-e. **uéd-₂T*), qui est plus archaïque que la forme classique *wetenit* « avec de l'eau ». L'on rencontre tout à la fois les formes *genut* et *ganut* en vieil-hittite : ainsi v.-hitt. *gi-nu-ut* /genuT/ (*KBo* XVII 17, verso, 12) *g]i-nu-ta-at-kán [da]-a-ú* « Qu'il le saisisse par le genou ! » conjointement avec *ga-nu-ut* /ganuT/ (*KUB* XII 63, verso, 26), UR.BAR.RA *kissarta eptin* UR.MAḪ *ganut eptin* « Capturez un loup à la main, un lion avec le genou ! ».

5.3. lat. *apud* « auprès »

Le lat. *apud* « auprès » reflète un étymon i.-e. **h₂ép-u-d* « à proximité » qui est en propre l'instrumental fossile d'un neutre acrostatique **h₂ó/ép-u* « resserrement, proximité, fait d'être attendant » (GARNIER, 2010 : 89).²⁴ L'évolution sémantique qui aboutit au sens de « proximité » en partant d'une racine « resserer » se retrouve dans l'adverbe hom. ἄγγυ « près » qui est apparenté au verbe ἄγγω « serrer ». Ce dernier est le strict cognat du lat. *angō* « étrangler » (< i.-e. **h₂émĝ^h-e/o-* « serrer »). La racine **h₂ep-* « serrer, fermer, adapter » (*LIV*² : 269) ne fournissait en principe qu'un statif **h₂ép-o(ri)* « être emboîté, être ajusté » qui se reflète directement dans le hitt. **happ-ari* « convenir, être adéquat » (impératif *happ-aru*). Précisons qu'il existe un thème en *-u-* de forme **happu-* « clôture, enclos » (< **h₂ép-u-*)²⁵ qui n'est attesté qu'au datif/locatif *happui* « dans l'enclos ».²⁶

5.4. l'instrumental singulier : polymorphie ou allomorphisme ?

La nature de la dentale finale **-T* est difficile à déterminer : faut-il poser **-d* ou **-t* de date indo-européenne ? Les faits anatoliens sont ambigus, et seule la reconstruction interne offre ici un schéma explicatif : si l'on admet l'effet-Kortlandt (soit le reflet d'une ancienne séquence i.-e. **-d=C-* par **-h₁=C-*),²⁷ la polymorphie qu'on surprend en indo-européen à l'instrumental singulier entre les désinences athématiques **-T* et **-h₁* pourrait s'expliquer comme un fait d'allomorphisme (à condition de poser **-T = *-d*), en vertu du *saṃdhi* archaïque **-d=V* : **-h₁=C*. Ce serait – là encore – une illustration de l'effet-Kortlandt.

²³ On ne peut rien tirer du véd. *áyusā* qui est totalement refait (PINAULT, 2003 : 158). Il en va de même pour l'av. réc. *yauuā* qui est forgé sur le génitif *yaoš* (et ainsi le datif *yauuē*, toujours en avestique récent).

²⁴ Pace MEISER (1998 : 183), qui pose un participe parfait fossile †*ap-uót* issu de la racine **h₁ep-* « atteindre » (mais l'auteur n'ose écrire **h₁p-* > lat. *āp-*). C'est sans conviction qu'il compare la dentale au type de gr. εἰδότος (< **ḡid-₂ót-*) dont on sait qu'elle ne remonte pas au-delà du premier millénaire, à preuve le myc. *e-qi-ti-wo-e* /éχ^hθι-ḡ^h-εχ/ « morts » (GARCÍA-RAMÓN, 1990) qui reflète le thème sigmatique attendu **-uos-*.

²⁵ Ainsi KLOEKHORST (2008 : 348-349). Il en faut sans doute rapprocher le véd. *ap^uvā* f. « panique, angoisse, affres de la mort » (= v. pers. *afuvā* « panique, angoisse, affres de la mort »), pace MAYRHOFER (*EWAia* I : 89), qui explique les formes en question par la racine i.-e. **h₁ep-* « atteindre ». Je pose ici un adjectif de flexion protérokinétique **h₂ép-u-*, **h₂p-éu-* « ressermé, angoissé, anxieux » comme source du substantif **h₂ep-u-éh₂* « angoisse ». C'est un nom du type de lat. *aqua* f. (< **h₂ék-u-éh₂*) « eau vive » (GARNIER, 2012 : 62).

²⁶ On relève les graphies *ha-ap-pu-i*, *ha-ap-pu-u-i* et *ha-ap-pu-ú-i*.

²⁷ J'ai étudié ce traitement phonétique dans deux articles : GARNIER (2011 : 256) et GARNIER (2014 : *passim*). La sonore **d* reflète une ancienne sourde glottalisée **l'* simplifiée en *ʔ* (= **h₁*) en contexte obstructif.

5.5. la vie, l'enclos et le genou : esquisse du système flexionnel²⁸

nom.-acc. * <i>h₂óĭ-u</i> « durée de vie »	nom.-acc. * <i>h₂óp-u</i> (?) « enclos, resserrement »	nom.-acc. * <i>ĝón-u</i> « genou »
génitif * <i>h₂éĭ-u-s</i> ²⁹	génitif * <i>h₂ép-u-s</i> (?)	génitif * <i>ĝén-u-s</i> ³⁰
locatif * <i>h₂éĭ-u-i</i> ³¹	locatif * <i>h₂ép-u-i</i> ³²	locatif * <i>ĝén-u-i</i> (?)
datif * <i>h₂éĭ-u-eĭ</i> ³³	datif * <i>h₂ép-u-eĭ</i> (?)	datif * <i>ĝén-u-eĭ</i> (?)
instr. * <i>h₂éĭ-u-d</i> ³⁴	instr. * <i>h₂ép-u-d</i> ³⁵	instr. * <i>ĝén-u-d</i> ³⁶

6. parallèle syntaxique : *něquě=haud* et *něquě=hĭlum*

6.1. emplois du lat. *nihil* « rien »

Le terme latin *nihĭl*³⁷ désignant le néant est tiré d'un composé négatif **ně-hĭl(um)* « rien du tout, pas même un rien ». En propre, *hĭlum* désigne le 'pédoncle du haricot', ou le 'hile de la fève' (BECHET, 2006 : 348). On trouve plusieurs exemples du simple *hĭlum* avec qui la vieille négation héritée **ně* forme l'adverbe négatif **ně-hĭl(um)*. C'est le type **ně=hěm-ō* « ne...personne » (lat. *nēmō*), qui se prolonge jusque dans les langues romanes, avec les adverbes **ně=ĝūtta* « pas une goutte » (anc. lomb. *nagot*, anc. fr. *ne...goutte*), **ně=mĭca* « pas une miette » (roum. *nimica*, anc. fr. *ne...mie*) et enfin **ně=gentem* « ne...personne » (anc. fr. *noient*, it. *niente*) qui sont sans doute forgés en latin vulgaire (BOURCIEZ, 1967 : 245). C'est là l'indice d'une prodigieuse vitalité, et d'une continuité exemplaire. Or, notre propos consiste précisément à 'désenclaver' le lat. *haud*, en lui ôtant son statut de négation aberrante, ce qui – du reste – ne signifie pas grand-chose.

Selon moi, *něquě=hĭlum* « pas un pouce » est à **ně=hĭlum* « rien du tout » ce que la négation renforcée *něquě=haud* « jamais de la vie, à aucun prix » (Pl.) est à **ně=haud*, qui comportait jadis un mot positif affecté par la négation simple **ně*. Trait notable, la négation

²⁸ Fondamentalement, le système apophonique fait s'opposer un thème fort **CóC-u* affecté à l'expression des cas directs à un thème faible **CéC-u* exprimant les cas obliques (locatif, datif, génitif, instrumental), et qu'on eût jadis qualifié de 'locatif à désinence zéro'. Ce dernier aurait reçu les désinences *-i, *-eĭ, *-s et *-d/*-h₁. Le thème **h₂éĭ-u* « en vie » donnait par hypostase un adjectif protérokinétique **h₂éĭ-u-s* « vivant » (± véd. *āyú-*), de même que **h₂ép-u* « à l'étroit » donnait **h₂ép-u-s* « angoissé » (et **h₂ép-u-éh₂* « angoisse »).

²⁹ Données chez WEISS (1994 : 133, n. 6) et PINAULT (2003 : 157-158). L'extension analogique du génitif protérokinétique **h₂éĭ-u-s* (véd. *yóh*, av. *yaoš*) se retrouve également dans la désignation du bois : i.-e. **dór-u* (véd. *dāru*), dont le génitif **dér-u-s* est renouvelé en **dr-éu-s* (véd. *dróh*, av. *draoš*).

³⁰ Renouvelé en **ĝén-u-os* (hitt. *ĝenuwaš*) ou en **ĝón-u-os* (hom. γουν-ός < *γον-φ-ός).

³¹ Reflété par l'éol. **αἰ(ῥ)ι* (< **h₂éĭ-u-i*) « pour toujours » (NIL : 281, n. 9).

³² Reflété par le hitt. *happui* (< **h₂ép-u-i*) « dans l'enclos ».

³³ Reflété par le chypr. *αῖφει* (< **h₂éĭ-u-eĭ*) « pour toujours » (NIL : 281, n. 9).

³⁴ Reflété par la chaîne clitique it. com. **ne=χe=ajud* « jamais de la vie » (lat. **ně=haud*).

³⁵ Reflété par le lat. *apud* (< **h₂ép-u-d*) « auprès » (GARNIER, 2010 : 89).

³⁶ Reflété par le v.-hitt. *genut* (< **ĝén-u-d*) « avec le genou ». Le lat. *genū* (< **ĝén-u-h₁*) « avec le genou » représente un 'allomorphe-Kortlandt' issu d'une variante combinatoire **ĝén-u-d=C* > **ĝén-u-h₁=C*.

³⁷ La réduction de **nihĭl* à *nihĭl* s'explique par l'abrévement des mots iambiques.

(renouvelée en *nōn*, *něquě* ou *něc*) se promène encore ça et là avec impudence, formant une sorte de t̄mèse négative. C'est ce qui ressort des exemples ci-après :

quod tua tū laudēs, culpēs, nōn prōficis hīlum (Lucil. 1087 *W*)
« Louer ou bien blâmer tes propres actions ne te sert de rien »

*Sysiphu(s) uersat #
saxum sūdans nītendō neque prōficit hīlum*³⁸
« en sueur, Sisyphe fait péniblement rouler
un rocher sans avancer d'un pouce »

On observe que *hīlum* ne laisse pas pour autant d'être un substantif de plein droit, désignant une part infime de quelque chose qu'on retranche.³⁹ Cet emploi est manifeste chez Lucrèce, qui est amené dans son œuvre à évoquer les corpuscules que sont les atomes :

*terraque corpus #
quæ dedit ipsa capit, neque dispendī facit hīlum* (Enn., *Ann.*, I, 11-12 *W*)
« et la terre reprend le corps qu'elle a elle-même donné,
sans faire le moindre gaspillage »

nec dēfīt ponderis hīlum # (Lucr. 3, 220)
« et son poids n'a pas perdu un grain » (trad. ERNOUT, *CUF*)

quicquam neque dēfluere hīlum # (Lucr. 3, 518 et 783)
« ou qu'il s'en perde le moins du monde » (trad. ERNOUT, *CUF*)

Aliquid prorsum de summā dētrahere hīlum (Lucr. 3, 514) = 4, 515
« retrancher quelque peu à leur somme » (trad. ERNOUT, *CUF*)

6.2. une babiole étymologique : it. com. **ne=χī-ló-* « qui ne vaut rien »

On a beau jeu d'admettre, sur la foi des auteurs anciens, que le sens fondamental du terme *hīlum* serait 'pédoncule du haricot', ou bien 'hile de la fève' : ce terme est isolé, et nous demeure totalement énigmatique. Il faut peut-être admettre que *hīlum* serait une sorte de dérivé inverse, issu d'un adjectif neutre **něhīlum* « qui ne vaut rien ». Cette forme serait en propre le reflet d'un adjectif hypostatique it. com. **ne=χī-ló-* « qui ne vaut rien » forgé sur une négation renforcée it. com. **ne=χí* « certainement pas » (véd. *na-hí*).⁴⁰ Pour le sens, ce serait là un développement comparable au type *nē=quam* « un vaurien » qui devient chez Cicéron un véritable adjectif, doté d'un superlatif *nēquissimus* « archi-vaurien ». Pour la forme, une distribution complémentaire entre it. com. **ne=χí* « certainement pas » et it. com.

³⁸ Poète dactylique anonyme cité par Cicéron (*Tusc.* 1, 10).

³⁹ Cf. Non. 121, 3 : *hīlum, breue quoddam* « *hīlum* désigne un rien ».

⁴⁰ Cette analyse remonte à FAY (1897), qui part d'un étymon i.-e. **ne=ĝhí* pour rendre compte du lat. *nihil* « rien », mais pose un composé pré-lat. **nehi-elo-* avec un second membre **elo-* « elementum » imaginaire.

*ne=χī-ló- « nul » pourrait s'expliquer par des considérations prosodiques.⁴¹

6.3. it. com. *né=χe et *ne=χí « certainement pas »

La démonstration nous conduit ainsi à poser une négation renforcée it. com. *né=χe (véd. *ná-gha*, v.sl. *ne-že*), pour rendre compte d'une ancienne chaîne clitique *né=χe=ájud « jamais de la vie », dans le prolongement des vues désormais classiques de COWGILL (1960). Or, on sait qu'en indo-européen, existait au moins une seconde négation renforcée : en regard de *né=g^he, il y avait *ne=g^hí (véd. *na-hí*, gr. οὐ-χί). Il ne serait point choquant que l'italique commun, à l'instar du védique, possédât encore les deux⁴² : en l'espèce *né=χe et *ne=χí. Cette négation renforcée pourrait avoir donné un dérivé *ne=χī-ló- « qui ne vaut rien, nul ». Il faut s'aviser qu'une chaîne clitique *ne=χí=ájud « jamais de la vie » (*ne=g^hí=h₂éj-u-d) est également possible pour rendre compte du lat. *haud*,⁴³ et ne serait pas du reste sans rappeler le gr. οὐ-χί (< *ne=h₂ój-u + *g^hí).⁴⁴ Le détail importe peu, car on ne saurait ici démêler la chose avec certitude. Ce qui doit être tenu pour démontré, c'est l'existence d'une (ou de deux) négations renforcées en italique commun – négations qui auraient étoffé le versant négatif de la vieille formule i.-e. *ne=h₂ój-u/*ne=h₂éj-u-d « jamais de la vie ».⁴⁵

7. les négations renforcées : de l'italique commun au roman

Dans cette hypothèse, la particule négative *haud* « jamais de la vie » s'inscrit au sein de tout un vaste ensemble : celui des négations renforcées, dont la tradition commence avec les plus anciens monuments de la langue latine, depuis le vieux fonds hérité de la langue, et ne cesse jamais de se renouveler jusqu'au roman, sans la moindre solution de continuité. C'est ainsi que l'it. com. *né=χe=ájud (ou *ne=χí=ájud) « jamais de la vie » fonctionne de la même façon que *ne=oīnom « pas une fois » (= v.h.a. *nein* < *ne=oīnom). Un diminutif *ne=oīn-elo- « pas le moins du monde » donne l'adjectif *nūllus* « aucun, nul », qui est susceptible d'emplois syntaxiques remarquables en latin familier.⁴⁶ C'est le tour bien connu *is nūllus uēnit* « il n'est pas venu du tout ! » (Pl., *As.*, 408), ainsi que le prohibitif *nūllus dīxerīs* « pas un mot ! » (Tér., *Hec.*, 79), qui opèrent un déplacement du marquage à polarité négative sur l'actant, par un accord en genre (ici masculin) du neutre adverbial attendu

⁴¹ C'est ainsi que – par exemple – le védique fait s'opposer la forme avec brève finale *nahí* « certainement pas » (ou bien *ná hí* avec deux accents) à la forme *nahí nu* (RV 167, 9a) « en aucun cas ». De tels faits sont bien connus dans la dérivation, soit véd. *nú* « maintenant » qui s'oppose à l'adjectif *nūtana-* « qui est de maintenant » ou bien à l'adverbe *nū-cid* « maintenant, tout de suite ».

⁴² Le lituanien a sans doute confondu les deux négations renforcées *né=g^he et *ne=g^hí dans le type *ne-gì* « ne...pas » (variantes : *nei-gì*, *ne-gù*), qui n'est point ce qu'on attendrait : en toute rigueur, i.-e. *né=g^he devait aboutir à lit. *ne-gè et i.-e. *ne=g^hí à lit. *ne-žì.

⁴³ Pour le traitement phonétique, on peut admettre qu'une séquence it. com. *-χí- (< *-g^hí-) passe à -h- en latin d'après *hesternus* (< it. com. *χies-ter-inó-) « d'hier, de la veille ». Il est donc parfaitement loisible de supposer que l'it. com. *ne=χí=ájud puisse aboutir à pré-lat. *ne=h(i)=a(i)ud.

⁴⁴ Il n'est pas possible de proposer un prototype indo-européen : une fois que la négation οὐ devient un proclitique, la particule -χί bascule automatiquement en seconde position du fait de la loi de WACKERNAGEL. Si cette combinaison était de date indi-européenne, on attendrait plutôt *ne=g^hí=h₂ój-u.

⁴⁵ La négation *ne aurait été étoffée par une particule assévérative, avec remontée clitique en seconde position du fait de ladite loi de WACKERNAGEL.

⁴⁶ Sur ce type de construction, voir HOFMANN (1978 : 80).

**nūllum* « en aucun cas, aucunement ». Dans l'hypothèse d'un *continuum* puissant entre latin archaïque, latin vulgaire et faits romans, on ne peut que s'étonner devant l'éternel retour du cycle de JESPERSEN, avec l'ellipse du premier membre de la négation composée **ne=haud*, à la façon du français contemporain, qui fait de *pas* et *jamais* d'authentiques adverbes négatifs, tirés par expressivité des formules *ne...pas* et *ne...jamais*.⁴⁷

8. conclusion

Cette contribution se propose de faire un sort à deux idées préconçues : *haud* serait une négation de mot, et ferait office d'élément aberrant dans la série des négations renforcées de type *nī, nōn, něquě* (< it. com. **nej, *ne=oiŋom, *ne=k^ve*). En second lieu, *haud* serait un mot négatif en soi, et reposerait sur une phrase nominale exclamative du type de *mīrum* « c'est étonnant ! » – soit quelque chose comme **hǎūidom* « c'est faux ! », ce qu'on ne peut plus admettre, malgré le v.-irl. *gáu* f. « fausseté, mensonge ». Il est plus expédient de poser une ancienne négation renforcée **ně=haud* (< it. com. **né=χe=ájud* « jamais de la vie »), renouvelée en *něquě=haud* (Pl.), ou bien rabotée en vertu du fameux cycle de JESPERSEN, à l'instar du fr. *pas*, qui devient une négation de plein droit dans la langue parlée.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS James Noel, (1982), *The Latin Sexual Vocabulary*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1982.
- BECHET Florica (2006), « Bon et mauvais en latin. Avatars et métamorphose. », *Revue Roumaine de Linguistique* 51/2, București 2006, 341-358.
- BOURCIEZ Émile, (1967), *Éléments de linguistique romane*. Cinquième édition, revue par l'auteur et par les soins de Jean BOURCIEZ. Paris, Klincksieck, 1967⁵.
- COWGILL Warren (1960), « Greek οὐ and Armenian ո՛՛՛ », *Language*, Volume 36, Number 3, Part 1 (Jul.-Sep. 1960), 347-350.
- DAHL Östen (1979), « Typology of Sentence Negation » in *Linguistics*, Volume 17, 1979, 79-106.
- DUMÉZIL Georges (1979), « Chronique de l'inscription du Lapis Niger », in *Mariages indo-européens suivis de quinze questions romaines*. Paris, Bibliothèque historique Payot, 1979, 259-293.
- EICHNER Heiner (1995), « Zu frühlateinischen Wortformen auf dem Forumscippus *CIL* I², 1 (1. HAUELOD, 2. LOIUQUIOD, 3. KAPIA(D) : DOTAUE[RE], 4. eventuelles Gesamtszenario) », in *Studia onomastica et Indogermanica, Festschrift für Fritz Lochner von Hüttenbach zum 65. Geburtstag*. Hrsg. von Michaela Ofitsch und Christian Zinko. Graz, Leykam, 1995, 65-73.
- ERNOUT Alfred & MEILLET Antoine (1932), *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1932 (abrég. *DELL*), tirage de la quatrième édition, 1994.

⁴⁷ Le latin vulgaire avait sans doute déjà forgé les négations renforcées **nōn...passum* et **nōn...punctum* qui étaient primitivement conditionnées par la sémantique : c'est ainsi que l'ancien français affectait encore d'utiliser *mie* avec le verbe *manger* et *goutte* avec le verbe *boire* – soit le type *il ne mange mie, il ne boit goutte, il ne marche pas et il ne frappe point* (MAROUZEAU, 1970 : 158).

- FAY Edwin Withefield (1897), « Note. On Latin *nihil* ‘naught, not’ », *American Journal of Philology* 18, 1897, 462-463.
- GARCÍA-RAMÓN José-Luis (1990), « Mykenisch *e-qi-ti-wo-e* /^(h)ek^{wh}t^hiwo^hes/, homerisch ἔφθιται, ἔφθιεν, ἔφθιτο und das Perfekt von *d^{hg}u^hej- in Griechischen », *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 51, 1990, 7-20.
- GARNIER Romain
 - (2010), *Sur le vocalisme radical du verbe latin*. Innsbruck, *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, Band 134, 2010.
 - (2011), « Sur l’étymologie du grec ὀμός ‘cru’ », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 106/1, 2011 [2012], 249-262.
 - (2012), « Sur l’étymologie du latin *aqua* ». *Perspectives comparatistes* n° 32 : *Le corps et l’esprit en voyage : le voyage thérapeutique*. Paris, Garnier, 2012, 55-64.
 - (2014), « Nouvelles réflexions sur l’effet-Kortlandt », *Glotta* 90, 2014, 140-160.
- GAUTHIOT Robert (1913), *La fin de mot en indo-européen*. Paris, Librairie Paul Geuthner, 1913.
- HOFFNER Harry A. et MELCHERT, H. Craig. 2008. *A Grammar of the Hittite Language. Part I: Reference Grammar*. Winona Lake, Indiana: Eisenbrauns 2008 (abrég. *GHL*).
- HOFMANN Johann Baptist (1978), *Lateinische Umgangssprache. Indogermanische Bibliothek hrsg. von Hans Krahe*. Heidelberg, Carl Winter, 1926. 4. Auflage, 1978.
- HOFMANN Johann Baptist & SZANTYR Anton (1965), *Lateinische Syntax und Stilistik*. C. H. Beck’sche Verlagsbuchhandlung, München 1965.
- HORTON-SMITH Lionel (1897), « The Origin of Latin *Haud* and Greek οὐ; And the Extensions of the Originality Unextended Form », *The American Journal of Philology*, Volume 18, Number 1 (1897), 43-69.
- JESPERSEN Otto (1917), *Negation in English and Other Languages*. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historik-filologiske Meddelelser. I, 5. København, Bianco Lunos Bogtrykkeri, 1917.
- KLEIN Jared (2011), « Negation and Polarity in the Greek, Gothic, Classical Armenian, and Old Church Slavic Gospels: A Preliminary Study », in *Indo-European syntax and pragmatics: contrastive approaches*, *Oslo Studies in Language* 3(3), 2011, 131-154.
- KLOEKHORST Alwin (2008), *Etymological dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, *Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series*. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 5. Brill, Leiden · Boston, 2008.
- LEJEUNE Michel (1962), « Note sur la stèle archaïque du Forum », in *Hommages à Albert Grenier*. Bruxelles, Collection *Latomus* LVIII, 1030-1039.
- LEUMANN M. (1977), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977.
- MAROUZEAU Jules,
 - (1949), *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*. Collection Linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris. Volume LIII. Paris, Librairie Klincksieck, 1949.
 - (1970), *Traité de stylistique latine*. Collection d’Études latines publiée par la Société des Études Latines. Volume XII. Paris, société d’édition « Les Belles Lettres », 1935. Cinquième tirage (1970).

- MATASOVIĆ R. (2009), *Etymological Dictionary of Proto-Celtic. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 9.* Brill, Leiden · Boston, 2009.
- MAYRHOFER, M. (1992-2001). *Etymologisches Wörterbuch des Altindoeuropäischen. III Bände.* Heidelberg (abrév. *EWAia*).
- MEISER Gerhard (1998), *Historische laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache.* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998.
- MERCADO Angelo (2012), *Italic Verse. A Study of the Poetic Remains of Old Latin, Faliscan, and Sabellic.* Innsbruck, *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 145*, 2012.
- MULLER Frederik (1926), *Altitalisches Wörterbuch.* Göttingen, 1926.
- PINAULT Georges-Jean (2003), « Sur les thèmes indo-européens en *-u- : dérivation et étymologie », in *Indogermanisches Nomen, Derivation, Flexion und Ablaut, Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft, Freiburg, 19. bis 22. September 2001, hrsg. von Eva Tichy, Dagmar S. Wodtke, Britta Irslinger, Bremen 2003*, 153-188.
- POKORNY Julius (1959), *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch. II Bände.* Francke Verlag Bern und Stuttgart, 1959. 2. Auflage 1989 (abrév. *IEW*).
- RIX Helmut (2001²), *Lexikon der Indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstamm-bildungen. Unter Leitung von H. Rix, bearbeitet von Martin Kümmel, Thomas Zehnder, Reiner Lipp, Brigitte Schirmer* (abrév. *LIV*²). Wiesbaden, 2001².
- SERBAT Guy (1986), *Les structures du latin.* Collection Connaissance des langues dirigée par Henri Hieche. Volume X. Paris, Picard, 1975. Troisième édition, 1986.
- SOMMER Ferdinand (1914), *Handbuch der lateinischen laut- und Formenlehre. Eine Einführung in das Sprachwissenschaftliche Studium des Lateins.* Indogermanische Bibliothek, hrsg. von H. Hirt und W. Streitberg. Heidelberg, Carl Winter, 1914.
- THURNEISEN Rudolf (1907), « Etymologisches und Grammatisches », *Indogermanische Forschungen* 21, 1907, 175-180.
- de VAAN Michiel (2008), *Etymological dictionary of Latin and the other Italic Languages, Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series.* Edited by Alexander Lubotsky, Volume 7. Brill, Leiden · Boston, 2008.
- VÄÄNÄNEN Veikko (1981), *Introduction au latin vulgaire.* Bibliothèque française et romane. Série A : Manuels et Études linguistiques. Paris, éditions Klincksieck, 1962. Troisième édition revue et augmentée. Paris, 1981.
- VINE Brent (1993), *Studies in Archaic Latin Inscriptions.* Innsbruck, *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 75*, 1993.
- WALDE Alois & HOFMANN Johann Baptist (1938-1956), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch. II Bände. 6., unveränderte Auflage.* Heidelberg, 2008 (abrév. : *WH*).
- WARMINGTON Eric Herbert (abrév. : *W*), *Remains of Old Latin. Edited and translated by E. H. Warmington in four Volumes. Vol. I: Ennius, Cæcilius.* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1935 (Revised and reprinted in 1988). *Vol. II: Livius Andronicus, Nævius, Pacuvius, Accius.* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1936. *Vol. III: Lucilius, The Twelve Tables.* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1938 (Revised and

reprinted in 1967). *Vol. IV: Archaic Inscriptions*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1940.

- WEISS Michael (1994), « Life Everlasting: Latin *iūgis* « everflowing », Greek ὑγιής « healthy », Gothic *ajukdūþ* « eternity » and Avestan *yauuaējī-* « living forever », *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* 55, 1994, 131-156.

- WIDMER Paul (2004), *Das Korn des weiten Feldes. Interne Derivation, Derivationskette und Flexionsklassenhierarchie: Aspekte der nominalen Wortbildung im Urindogermanischen*. Innsbruck, *Innsbrücker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 111*, 2004.

- WODTKO Dagmar S., IRSLINGER Britta, SCHNEIDER Carolin (2008), *Nomina im Indogermanischen Lexikon*. Heidelberg, 2008 (abrév. *NIL*).

ZUSAMMENFASSUNG. — *Im Folgenden soll versucht werden, eine neue Etymologie von lat. haud „nicht“ vorzuschlagen, das als eine archaische, stilistisch markierte Negation fungiert. Diese Negation bedeutet „ich bestätige, daß... nicht...“. Das Wort wird im Allgemeinen als der Fortsetzer eines verstümmelten Neutrums *hǵuidom „Unrichtiges!“ betrachtet, das mit altir. gáu „Unrichtiges, Lüge“ (usw.) im Rahmen eines ursprünglichen exklamativen Nominalsatzes, verwandt sein sollte. Diese semantisch schlecht passende Verknüpfung sollte aufgegeben werden. Meiner Meinung nach muss eine ehemals verstärkte Negation *nē=haud (< urital. *né=χe=ájud „nie im Leben“) angenommen werden, die bei Plautus als nēquē=haud „nie im Leben, auf keinen Fall“ erneuert wurde. Das zweite Glied dieser Negation besteht aus einer alten, petrifizierten Instrumentalform *h₂óǵ-u-d des idg. Nomens für „Leben“ oder „Lebensdauer“. Allerdings konnte idg. *h₂óǵ-u (ved. áyu-, aav. āiiū) eine verstärkte Verneinung seit idg. Zeit darstellen, wenn man sich auf dem grundsätzlichen Aufsatz von COWGILL (1960) stützt, der gr. οὐ und arm. օ՛՛՛ „nicht“ mit einer idg. verstärkten Negation *ne=h₂óǵ-u=kʷid „nie im Leben“ (vgl. got. ni...aiw' „nie“) in Verbindung brachte.*

ABSTRACT. — *The following paper aims at proposing a new etymology for Lat. haud ‘not’, which is an archaic and stylistically marked negation, the meaning of which is ‘I state that...not’. Such a form is commonly explained by assuming the apocope of a singular neuter *hǵuidom ‘(this is) false!’, used as an exclamative nominal sentence, and which would be akin to OIr. gáu ‘falseness’. We may give up with this semantically unconvincing etymology. I suggest that haud may rather reflect an old strengthened negative expression such as *nē=haud ‘never’ (< Com. It. *né=χe=ájud ‘never’), replaced by Plautinian nēquē=haud ‘not, by no means’. The second part of this negative expression would be the fossilized instrumental *h₂óǵ-u-d of the PIE name for ‘life’ or ‘lifetime’: PIE *h₂óǵ-u (Ved. áyu-, OAv. āiiū), which was already in prehistorical times associated to the simple negation in order to build a strengthened one, according to the classical views of COWGILL (1960), who accounts for Gr. οὐ and Arm. օ՛՛՛ ‘not’ by a PIE expression *ne=h₂óǵ-u=kʷid ‘never’ (cf. Got. ni...aiw’ ‘never’).*